

par Thomas
Allan SMAIL¹,
docteur en théologie

Vers une théologie de la guérison

Thomas Smail est particulièrement bien placé pour risquer une ébauche de « théologie de la guérison ». En effet, il a été successivement pasteur de paroisse (dans l'Eglise d'Ecosse puis l'Eglise anglicane), praticien de la guérison dans le mouvement charismatique (comme directeur de Fountain Trust), puis professeur de théologie à St John's College (Nottingham).

Parmi ses ouvrages principaux, citons Reflected Glory² (1975), The Forgotten Father (1980), The Giving Gift: The Holy Spirit in Person (1994), Charismatic Renewal: The Search for a Theology (1994) et Like Father, like Son: The Trinity Imagined in our Humanity (2006).

1. Mystère et Alliance

La guérison est un mystère complexe. Tous ceux qui ont prié pour des malades et ont réfléchi sérieusement à ce qui se passait auront trouvé qu'elle soulève des questions fondamentales auxquelles il n'y a pas de réponses définitives. Les résultats des prières de guérison sont très difficiles à expliquer ou à classer.

Plus on va de l'avant, plus le mystère s'approfondit et plus apparaîtront superficielles toutes les tentatives de transformer la prière en technique, ou l'obéissance sacramentelle en processus de manipulation. A peu près tous les deux ans nous arrive d'Amérique une nouvelle « panacée charismatique » promettant la guérison, la

¹ Cette réflexion, *Towards a Theology of Healing*, a été publiée dans sa version originale sous la forme de trois articles sur le site www.fulcrum-anglican.org.uk. Les lecteurs étaient invités à discuter ces articles dans le *Fulcrum Forum*. Cette traduction française a été réalisée pour *Hokhma* par André Leuthold.

² Traduction française : *Au risque de ta présence. Essai sur le Saint-Esprit*, Lausanne, LLB, 1985.

plénitude et la sainteté. Leur multiplicité même prouve qu'elles ne peuvent apporter ce qu'elles proposent. Certes, elles aident certains – mais pas tous – et dans le fossé entre *certain*s et *tous* le vieux mystère reste sans solution.

Le mystère de l'amour de Dieu, fidèle et libre

Le mystère de la guérison est inclus dans celui de la prière, lui-même lié à celui du Dieu trinitaire Père, Fils et Saint-Esprit. Certes ce Dieu s'est révélé lui-même d'une manière fiable, mais il reste libre d'être lui-même et de suivre les décisions de sa propre volonté et non les schémas que nous lui imposerions.

Comme le dit Karl Barth, Dieu est amour dans la liberté ; son amour est fidèle et immuable, c'est ce qui nourrit et soutient notre foi. Mais comment, quand et envers qui cet amour se manifeste relève de sa liberté. La manière dont cette liberté est exercée semble parfois jeter le doute sur cet amour, voire le contredire : c'est dans cette tension que son peuple doit vivre ; et cela pas seulement en relation avec le ministère de guérison. Le Père qui a envoyé son Fils et son Esprit afin de nous apporter la plénitude de son salut demeure libre de guérir qui il veut, quand il veut et comme il veut. Or souvent ses voies ne correspondent pas aux attentes ni aux espérances que son propre Evangile a pourtant éveillées en nous.

On est bien d'accord : Dieu est libre ; il y a donc là un mystère que nous ne pouvons pas résoudre. Cependant, si nous replaçons ce mystère dans le contexte de l'Evangile révélé, nous serons plus à même de le comprendre et de le supporter. Nous pourrions peut-être même voir que, parce que l'amour de Dieu est libre, nous ne pouvons ni lui dicter ni même percevoir la manière dont il s'occupe de nous. La liberté de Dieu est la liberté de son amour. Même si nous ne comprenons pas la manière dont son amour travaille, nous sommes fondés à lui faire confiance : c'est bien l'amour de Dieu qui est à l'œuvre parmi nous ; il tiendra ses promesses et nous sauvera, en dépit des étranges détours et apparentes contradictions de ses voies envers nous.

Liberté et Alliance

Nous pouvons exprimer cela plus concrètement au travers du principe biblique de base de l'Alliance, qui est du commencement à la fin une expression de l'amour et de la liberté de Dieu. Le cœur de l'engagement d'amour de Dieu envers son peuple est résumé dans

cette phrase : « Je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple ». C'est grâce à cette promesse qu'Israël a pu tenir au travers des aléas et des soubresauts de son histoire. Dans cet engagement de Dieu se trouvent réunis sa promesse à Abraham, sa fidélité libératrice envers Moïse, son Alliance avec David et le retour de l'exil. Il rappelle qu'il a été leur Dieu dans le passé ; c'est pourquoi il y a l'espérance que non seulement il sera leur Dieu dans le futur, mais que, dans une Alliance renouvelée, ils seront délivrés de leur rébellion afin d'être son peuple dans l'avenir.

Cependant les modalités de cette Alliance demeurent mystérieuses du début à la fin. C'est ce Dieu qui, dans sa liberté, choisit un peuple pour atteindre tous les peuples, qui ne dit pas pourquoi au sein de ce peuple il choisit de travailler avec Jacob plutôt qu'Esau, avec David plutôt qu'avec Saül. C'est le Dieu qui parfois pardonne et parfois abandonne son peuple aux conséquences funestes de sa désobéissance.

C'est le même Dieu qui, dans la foi chrétienne, accomplit son Alliance par le miracle inouï de l'incarnation, par le scandale de la crucifixion, par le revirement de la résurrection et par le déversement d'une nouvelle vie à la Pentecôte, dont l'action en Christ ouvre son Alliance à tous et pourtant la voit rejetée par son propre élu, Israël. Il y a ici à la fois l'amour d'un engagement total et l'inimaginable mystère du Dieu de l'Alliance dans son action envers le monde ; c'est dans ce contexte que les mystères du ministère chrétien de guérison apparaissent et peuvent être au mieux explorés.

Cloisonnement pentecôtiste

Le ministère de guérison a fréquemment souffert de ce que je pourrais appeler le « cloisonnement pentecôtiste ». Ce ministère est basé sur quelques versets bibliques souvent traités isolément du contexte canonique de l'ensemble de la révélation évangélique dont ils font partie. Ils deviennent alors des prétextes pour la mise en place de ces techniques de manipulation qui considèrent la guérison comme quelque chose qui peut être réalisé si certaines conditions sont remplies par le guérisseur et la personne en demande de guérison. Ces conditions se rapportent habituellement à la foi, plutôt que de considérer la guérison comme un don gratuit de la grâce à rechercher en Dieu et qui est accordé comme et quand il le choisit dans la liberté de son amour.

Lorsque notre préoccupation de la guérison est ainsi considérée comme une chose en elle-même, isolée de notre engagement

envers l'Évangile et le Dieu de l'Évangile, la voie est ouverte pour un renversement dangereux. Christ est d'abord apprécié comme moyen de la guérison physique et ensuite systématiquement rejeté lorsque celle-ci n'est pas accordée. Il devient dès lors tentant de la rechercher auprès d'une autre source.

A l'époque où je travaillais avec *Fountain Trust*³, j'ai été appelé une fois par un ministre *URC*⁴ qui souhaitait que je réprimande quelques charismatiques de sa congrégation. Ils s'opposaient à son approbation et à sa dépendance d'un guérisseur psychique et médiumnique qui ne faisait pas profession de foi en Christ. Lorsque je répliquai que, loin de les reprendre, je tendais plutôt à les approuver, il me dit que lui-même avait été guéri psychiquement et délivré de l'étroitesse et de l'exclusivisme chrétiens dont moi-même et les charismatiques faisons preuve. Il en était venu à voir que le Dieu de toutes les religions était le même.

Ceci fut pour moi la preuve que l'on se soumet à la puissance de n'importe quel nom par lequel on a été guéri ; être guéri en dehors du Christ vous met en danger d'être de plus en plus séparé de votre engagement envers lui. Notre échange s'est terminé lorsque j'ai placé l'accent sur les problèmes sous-jacents en disant : « Pour ma part il est meilleur de reposer malade dans les bras de Jésus que d'être guéri par n'importe quel autre nom. » A ces mots, il me raccrocha au nez.

Christ le guérisseur

Cet aspect christocentrique est très certainement au cœur de ce que je désire vous présenter dans cette réflexion. La guérison qui m'intéresse est celle qui nous est apportée par le Fils incarné, au nom du Père céleste et par la puissance du Saint-Esprit, dans le cadre de l'Évangile de la Nouvelle Alliance. Dieu y restaure notre unité en étant notre Dieu dans tout le chemin de la crèche à la croix, nous formant pour être son peuple à l'image de son Fils par la puissance de son Esprit. C'est là que l'on peut faire face au mystère de la guérison, parce que c'est de cela qu'il relève.

Guérison – processus contrôlé ou prière pleine d'attente

Cet accent christocentrique entraîne des implications pratiques importantes dans ce que nous disons aux personnes qui viennent à

³ Organisation charismatique au sein de l'Église anglicane.

⁴ *URC* : *United Reformed Church*.

nous pour la guérison. Les attentes que nous suscitons chez elles doivent tenir compte à la fois de la fidélité de Dieu à ses promesses et de sa liberté dans la manière dont il les tient. Dire à quelqu'un que, s'il croit suffisamment, la guérison recherchée est garantie, c'est l'exposer à la déception si elle ne se produit pas. Pire encore, c'est présenter faussement la guérison comme un processus de cause à effet alors qu'il s'agit d'une affaire personnelle, notre prière laissant ce qui nous concerne passer de nos mains dans les siennes. Nous avons de bonnes raisons de croire que la réponse, hors de notre contrôle, sera toujours bienveillante, même si ce n'est pas celle que nous attendions.

D'autre part, bienheureux sont ceux qui n'attendent rien, parce qu'ils ne seront pas déçus que rien ne se passe ! Nous devons trouver une voie délicate entre ne pas empiéter sur la liberté de Dieu et en même temps être fermes dans notre confiance dans les promesses de Dieu. C'est ce que nous faisons dans la guérison, parce que c'est ce que nous faisons dans toute prière. Nous ne nous trompons pas lorsque nous nous souvenons qu'un ministère de guérison est toujours un ministère de prière, et que la prière d'intercession consiste à abandonner le contrôle à Dieu.

Je n'exclus pas la possibilité que dans l'exercice de ce ministère nous ayons de temps à autre une idée ou une intuition sur ce que Dieu fera ou non dans une situation particulière – ce que le jargon charismatique appelle « parole de connaissance ». Lorsque cela se passe, nous devons exercer le discernement pour voir si la source de notre prétendue perception est effectivement l'Esprit de Dieu ou juste notre souhait plein d'amour que la personne soit guérie. Ensuite nous devons décider quand il est approprié de partager une telle intuition avec le malade pour consolider sa foi et quand il est préférable de la garder pour nous afin d'édifier notre foi.

Dans une perspective théologique, tout cela soulève des questions d'eschatologie. Quelle est la relation entre ce que Dieu fera pour accomplir les promesses faites à la foi ici et maintenant et l'accomplissement définitif dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre qui sont l'objet de notre espérance lors de la parousie du Christ et de son triomphe, quand tout mal sera placé sous son autorité souveraine ? C'est la question à laquelle nous devons être préparés.

Pour l'instant, restons centrés sur la relation théologique entre le ministère de guérison avec l'Alliance de Dieu envers son peuple, ce qui constitue le contexte de toute l'histoire de sa manière d'agir avec l'Israël de l'Ancien Testament et le peuple de Christ du Nouveau Testament.

Guérison et Eglise locale

Cette intégration théologique du ministère de guérison dans l'ensemble de l'Évangile trouve son prolongement pastoral dans ce qu'un des textes clés du Nouveau Testament dit au sujet du « comment » et « par qui » ce ministère devrait être exercé dans l'Église. Jacques 5,14 commence : « L'un de vous est-il malade ? Qu'il fasse appeler les anciens de l'Église et qu'ils prient après avoir fait sur lui une onction d'huile au nom du Seigneur ».

Nous nous référerons à ce passage encore plus d'une fois avant d'en avoir terminé ; mais pour l'instant je désire attirer votre attention sur ce point, pas si souvent relevé, qu'ici les ministres adéquats de la prière de guérison et de l'onction d'huile sont identifiés comme les anciens de l'Église.

Lorsque nous sommes malades et que nous cherchons une guérison spirituelle, nous ne nous adressons pas à des experts charismatiques indépendants devenus des spécialistes, mais plutôt à ceux qui ont une responsabilité générale et durable du ministère de l'Évangile dans une Église locale.

Il peut arriver que dans ce corps d'anciens de l'Église se trouvent ceux qui ont à un degré particulier ces dons de guérison que Paul mentionne en 1 Corinthiens 12, comme il y en a d'autres qui ont des dons particuliers de prédication et d'enseignement, des talents de pasteur ou d'administrateur. Mais en principe le ministère de guérison se situe dans l'Église locale et ceux qui pratiquent ce ministère sont les responsables presbytéraux de cette Église.

Sans vouloir en quoi que ce soit défendre le monopole des ministres ordonnés – je doute d'ailleurs que Jacques ait connu ou se soit soucié de l'ordination – j'aimerais insister sur un point : dans ce contexte pastoral, il est plus sain que le ministère de guérison s'exerce sous la responsabilité des mêmes personnes que celles déjà responsables du ministère de la Parole, des sacrements et de toute la vie du corps de Christ en un lieu particulier.

Il y a bien entendu une place pour des organisations para-ecclésiastiques dont le but est de promouvoir le ministère de guérison, mais elles agiront plus sainement si leur intérêt premier est l'encouragement du ministère de guérison dans les Églises locales plutôt que de se présenter elles-mêmes comme source alternative ou même supérieure de ce ministère.

Agir localement rend une chose réelle. Cela l'éloigne du monde exotique d'Américains en costumes lamés accomplissant des miracles devant des multitudes béates et la ramène à des gens que nous

connaissons et en qui nous avons confiance, qui prie pour d'autres personnes que nous connaissons et aimons, dans le contexte familial où nous nous rassemblons pour entendre la Parole de Dieu et rompre le pain de Christ. Lorsque les choses se passent dans ce cadre, elles suscitent une autre qualité d'attention et elles éveillent des attentes beaucoup plus fondées. A l'arrière-plan de la rencontre entre celui qui prie pour la guérison et la personne malade, il y a la prière continue de la communauté locale qui les connaît et les aime tous les deux.

Dans les années soixante en Irlande du Nord, ma femme et moi avons été sollicités de prier pour une fillette d'un an qui souffrait d'un problème métabolique empêchant sa croissance. Par la grâce de Dieu, après une brève période de prière, il est apparu clairement que son développement avait démarré pour, au fil des mois et des années, se poursuivre d'une manière saine et normale. Rien n'a été dit publiquement, mais des nouvelles de ce qui était arrivé à la petite Rosie se sont rapidement diffusées dans cette communauté étroitement unie. C'était comme si Jésus était descendu de son vitrail et avait commencé de marcher dans nos rues et agir dans nos foyers. La communauté chrétienne a alors commencé à ressembler davantage à un endroit où l'on ne parlait pas seulement de l'Évangile, mais où il se vivait.

Cette sorte de ministère localisé n'est pas une performance unique comme c'est le cas des guérisseurs itinérants. La personne malade est rejointe dans tout le contexte de sa vie, et il y a une préoccupation pastorale constante pour le processus que ce ministère suscite.

Dans un tel contexte, le réalisme est indispensable. Les guérisseurs itinérants émettent des assertions difficiles à vérifier, mais au sein d'une Église locale, il y a des témoins de ce qui se passe et de ce qui ne se passe pas, tempérant ainsi un triomphalisme exagérément enthousiaste, avec pour corollaire d'assumer tous les problèmes, questions et doutes qui surgissent lorsqu'il n'y a pas de réponse aux prières et que la guérison ne se produit pas.

Toute congrégation ouverte au ministère de guérison doit faire face tôt ou tard à cette situation, lorsque l'un de ses membres les plus respectés et aimés tombe malade et se retrouve en phase terminale. Toutes les ressources de prière et de foi vont être rassemblées et mises en œuvre ; des prophéties ou des assurances de guérison pourront être données, mais voilà qu'en dépit de tout cela la personne meurt et les questions théologiques que nous avons débattues en deviennent déchirantes et existentielles. Ainsi, toute la relation de la communauté avec Dieu et ses promesses est mise en question d'une

manière qui, par sa grâce, aboutira à un approfondissement plutôt qu'à une destruction. Cela signifie que le ministère de guérison sera exercé non pas dans un contexte de fantaisie triomphaliste, mais dans une confrontation de la communauté avec les choses telles qu'elles sont réellement. C'est alors tout l'Évangile de Christ, incarné, crucifié et ressuscité, qui est pris en compte, si ce n'est pour trouver des réponses, du moins pour pouvoir supporter la réalité. Pour toutes ces raisons, donc, comme dans de nombreux autres contextes, la dimension locale est la meilleure.

Le contexte contemporain

Nous devons examiner enfin le contexte historique dans lequel le ministère de guérison est exercé aujourd'hui.

Lorsque j'ai été consacré il y a cinquante-trois ans, le ministère de guérison était à peu près inconnu comme faisant partie de l'Église locale. Il était exercé par quelques pionniers qui suscitaient beaucoup d'intérêt, mais qui étaient considérés comme extraordinaires, et il n'y avait au mieux qu'une lueur d'espoir que leur ministère puisse un jour faire partie de notre ministère à tous.

Avec le renouveau charismatique des années soixante et soixante-dix, cela a commencé à changer. L'espoir ténu que quelqu'un puisse une fois être guéri par Dieu s'est transformé en une attente fervente que chacun pouvait désormais être guéri ici et maintenant.

Théologiquement, cet hyperoptimisme était une correction de l'exclusivisme dispensationaliste du ministère de guérison, qui avait prévalu si longtemps ; mais voilà qu'à son tour il se trouva invalidé lorsque les malades non guéris et les prières non exaucées dont nous avons parlé ont commencé à s'accumuler !

Dans son livre récent *Promise and Presence*, qui a tout un chapitre sur la théologie de la guérison, le théologien baptiste John Colwell suggère que beaucoup de cet hyperoptimisme charismatique est un reflet, dans le monde chrétien, de la culture séculière contemporaine. Alors que les remèdes miracles qui devaient bannir la maladie du monde apparaissaient l'un après l'autre, la mort n'a plus été considérée comme le passage vers un accomplissement auquel il faut se préparer – selon l'enseignement et la pratique chrétiens classiques – mais comme une défaite et un échec à redouter et à éviter. Lorsque cette culture est devenue dominante dans des cercles chrétiens, la cure d'âme est devenue la cure des corps, et une théologie de la guérison s'est développée unilatéralement sans être rééquilibrée par une théologie de la souffrance et de la mort.

Si les dispensationalistes attendaient trop peu et les charismatiques trop, le contexte historique nous laisse avec les mêmes questions que les contextes théologique et pastoral que nous avons explorés. Comment devons-nous comprendre un ministère de guérison dans le contexte d'Alliance de l'Évangile chrétien, de manière à être vrais avec les réalités que nous rencontrons, tout en prenant en compte à la fois les promesses fidèles et la souveraine liberté du Dieu vivant ?

Dans le chapitre suivant, je proposerai quelques indications sur la manière d'aborder et de traiter cette question centrale.

2. Guérison et incarnation

Si le ministère de guérison de l'Église doit être intégré dans le ministère de l'Église, il doit aussi être enraciné dans ce qui est central et normatif pour tout chrétien : l'incarnation du Fils éternel de Dieu en Jésus de Nazareth.

Evidemment, l'incarnation elle-même doit être comprise dans le contexte où elle nous a été donnée. La venue de Jésus n'a de sens qu'en relation avec le but qu'il a lui-même annoncé durant son ministère et réalisé dans sa mort et sa résurrection. Par conséquent nos affirmations au sujet de la relation entre guérison et incarnation doivent être complétées par ce que nous dirons au sujet de la guérison et de la croix.

Guérir une création malade

La première chose à dire est que le but de l'incarnation peut être vu, dans les termes les plus généraux, comme la guérison d'une création malade et plus spécifiquement d'une création humaine malade, à la fois victime et auteur d'un mal qui contredit le projet vivifiant de Dieu. En faisant cela il entraîne hommes et femmes hors de la promesse et de la puissance de vie dans la crainte et le pouvoir de la mort.

Jésus pouvait se présenter lui-même comme le médecin. Lorsqu'on lui a reproché de fréquenter les collecteurs d'impôts et les pécheurs, sa réponse a été : « Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades ; je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs » (Mc 2,17). Il est le médecin qui a un remède non seulement pour la maladie physique, qui est la manifestation extérieure de la puissance destructrice du mal, mais aussi pour la pensée, le cœur et la volonté tordus, qui sont la forteresse centrale du mal dans la vie humaine.

Notre humanité ne peut être compartimentée comme si l'on pouvait s'occuper du corps sans référence à la personne que ce corps soutient et exprime. En termes traditionnels, le médecin des corps est aussi le sauveur des âmes, car il existe, non seulement en médecine et en psychologie contemporaines, mais aussi dans le témoignage donné par l'Évangile, une relation psychosomatique entre l'un et l'autre. C'est une raison de plus pour laquelle il est bon d'exercer le ministère de guérison dans l'Église locale, où il y a au moins la possibilité non seulement d'oindre un corps malade, mais aussi d'exposer la personne entière à tout l'impact de l'amour de Dieu, dans le culte et les soins pastoraux continus de l'Église.

Dire que l'incarnation a pour but la guérison de la création mérite d'être développé et approfondi. Le Dieu qui s'est incarné en Jésus est le Dieu créateur ; il est par conséquent dans une relation positive avec tout ce qu'il a fait et il vient dans sa création non pour la rejeter et la détruire, mais pour la renouveler et la combler. Comme le prologue de Jean le souligne, la Parole qui est faite chair est la parole par laquelle le monde a été fait ; son amour pour elle provient de son engagement envers elle.

Son diagnostic de la situation est le suivant : ce qu'il a créé bon a été mystérieusement infiltré par un mal destructeur qui le menace et le détruit, de sorte qu'il a besoin d'une réorientation radicale pour être ramené dans le projet positif du créateur à son égard. Dieu a donc choisi d'une part de guérir sa création en l'intégrant à sa propre vie, confirmant ainsi ce qui provient de Dieu en elle. Il devient physiquement un être humain sensible, qui grandit, pense et trouve sa joie dans sa relation aux autres et dans sa relation à Dieu. C'est son « Oui » à sa création. D'autre part il affronte le mal physique, relationnel, social, religieux et spirituel qui entraîne la rupture entre la création et son créateur et qui apporte perversion et destruction physiques, environnementales, personnelles, sociales et spirituelles. Il choisit donc d'entreprendre une action radicale pour la libérer. C'est son « Non » à sa création qui lui a dit « Non ».

Dans l'incarnation du Christ, Dieu confirme, juge et rachète toute sa création. Son but comme créateur est identique à son but comme rédempteur : le dernier restaure et accomplit le premier.

La guérison intégrée à la création

Si nous voulons rendre cela un peu plus spécifique, par rapport à la guérison, nous pouvons dire que Dieu guérit comme créateur et comme rédempteur. Les possibilités et les moyens de guérison sont

intrinsèques à la création comme le don du même Dieu de grâce qui en son Fils vient renouveler sa création.

C'est pourquoi dans le christianisme traditionnel, il n'y a jamais eu de dichotomie entre le travail de guérison du médecin et le ministère de guérison de l'Eglise. Il y a des raisons pragmatiques évidentes pour cela, spécialement de nos jours où la médecine moderne a tant à nous offrir. Mais il y a aussi d'excellentes raisons théologiques à cette affirmation, parce que, dans une perspective chrétienne, la médecine est le moyen par lequel les créatures de Dieu s'approprient et développent les potentialités thérapeutiques que Dieu a intégrées à sa création. Il a donné en même temps à ses créatures humaines une capacité croissante de les reconnaître, les organiser et les développer, afin d'aider à maintenir leurs frères humains en bonne santé physique et psychique. Cela signifie que nous devons accepter en toute bonne conscience théologique et avec reconnaissance, comme un don de Dieu, toute la guérison qui nous parvient par l'ordonnance du médecin ou par la main du chirurgien.

Il n'est pas difficile de trouver des gens dont la vie a été entravée et handicapée – et leur relation avec Dieu abîmée – parce que certains les ont persuadés de rechercher un guérisseur spirituel alors qu'ils auraient dû voir un médecin. Ils se sont ensuite rendu compte qu'il était trop tard pour profiter de la guérison que le médecin aurait pu proposer. Tels sont les résultats funestes de cette sorte de rejet – gnostique – des dons de guérison que le créateur offre dans sa création.

Mais si l'art de guérir est un don de Dieu, il est sujet, comme toute chose créée, à la perversion et à la corruption. Le thérapeute peut devenir le sorcier par lequel une guérison légitime ouvre la porte à de dangereuses pratiques occultes. La médecine moderne peut prétendre à une omniscience qu'elle n'est pas capable de tenir, comme en témoigne l'agonie du NHS⁵. Elle peut proposer par exemple des possibilités de génie génétique qu'il n'est pas juste de mettre en œuvre. Même la meilleure médecine, comme les meilleurs médecins le reconnaissent, est un accommodage qui ne touche pas au problème fondamental du péché et du mal. Même s'il y a victoire sur un point, il éclatera ailleurs, comme des agents pathogènes développent une résistance aux antibiotiques et comme de vieilles épidémies éradiquées font place à de nouvelles qui menacent l'humanité par de nouvelles formes de souffrance et de mort.

⁵ Note du traducteur : le NHS, *National Health Service*, est le service de santé britannique.

Ainsi, à côté de la guérison provenant de ce qui est donné dans la création, il y a besoin de la guérison fondée sur un acte de récréation qui a sa base dans l'incarnation du Christ. Cette guérison-là ne provient pas de ce qui est donné dans la création passée, mais est le signe, la promesse et l'avant-goût de ce qui est à venir. Les miracles de guérison de Jésus sont vus dans l'Évangile selon Jean comme les signes de la vie éternelle que Jésus apporte à ceux qui lui appartiennent ; ils dirigent notre attention au-delà d'eux-mêmes et nous font entrer dans la victoire radicale sur la maladie qui se déploie au cœur de l'humanité. Cette victoire se situe au-delà des possibilités d'une médecine basée sur la création ; elle est rendue possible par l'initiative du Père, l'incarnation du Fils et l'effusion du Saint-Esprit.

Lorsque quelqu'un est guéri par l'imposition des mains au nom de Jésus et l'onction d'huile en invoquant l'Esprit Saint, nous devons nous souvenir que toute guérison est le don de Dieu, même s'il emploie souvent les compétences humaines pour la transmettre. Rappelons-nous également qu'il existe par ailleurs une guérison radicale de toute notre humanité, que la création n'a pas en elle-même la capacité de produire, mais qui doit être cherchée et trouvée dans l'action et le don du Dieu trinitaire.

Guérison par l'humanité de Jésus

Cela dit, il est très important de reconnaître que la guérison, qui est basée sur l'incarnation, ne contourne pas mais travaille dans et par l'humanité de Jésus, de même que les ressources de guérison de la création sont données par le travail de l'humanité, dont la vocation est de mettre en valeur les potentialités de la création. Lorsque notre humanité est amenée dans une unité personnelle avec la divinité du Fils de Dieu, la main qui a ressuscité la fille de Jaïros de la mort, comme n'importe quelle autre main, a utilisé l'interaction du cerveau, des nerfs, des os, des articulations et des muscles pour faire ce qu'elle a fait. Pourtant au travers de ces interactions naturelles, elle a accompli ce qu'aucune main humaine ordinaire ne pouvait accomplir, parce que cette main était celle du Fils de Dieu incarné.

Recréation par notre humanité

La fameuse citation de Thomas d'Aquin résume cette utilisation et ce déploiement de l'humain par le divin : *Gratia non tollit naturam sed perfecit*, « la grâce n'abolit pas la nature, mais elle la porte à son accomplissement ». Cela ne tient pas simplement à ce

qui se passe en étendant physiquement une main, mais s'applique également au processus par lequel la guérison de Dieu nous atteint – c'est-à-dire la connexion psychosomatique qui établit une interaction entre ce qui nous arrive spirituellement dans notre relation à Dieu et ce qui se passe physiquement dans nos corps et psychologiquement dans nos cœurs.

S'il en est ainsi, nous ne pouvons pas dire que les médecins guérissent de façon naturelle en utilisant des mécanismes inhérents au monde et à notre humanité psychosomatique alors que dans le ministère chrétien de guérison Dieu guérit de façon surnaturelle, en dérogeant à tous ces mécanismes pour faire quelque chose qui est un pur miracle provenant de sa divinité. La puissance divine agit premièrement au travers de l'humanité de Christ et ensuite au travers de la nôtre.

J'en suis venu à penser que le contraste entre le naturel et le surnaturel n'est pas utile en théologie en général et en théologie de la guérison en particulier. Cela crée un abîme entre les deux comme si l'un était entièrement humain et l'autre entièrement divin ; cela est en contradiction avec la relation divin/humain telle qu'elle se manifeste dans l'incarnation.

Si, au lieu de parler d'ordres créationnel et rédempteur, on parle de guérison provenant du monde créé dans le Dieu trinitaire et de guérison qui découle du monde futur dans l'activité rédemptrice du Dieu trinitaire par le Christ incarné, il devient beaucoup plus clair que l'humain et le divin sont impliqués dans la guérison qui se produit dans les deux domaines et que la distinction entre elles, bien que réelle, est plutôt relative qu'absolue, parce que le même Dieu agit par des moyens humains dans les deux cas.

Un miracle instructif

Dans ma pratique du ministère de guérison, j'ai vu un ou deux événements qui pourraient entrer dans la catégorie du miracle. Il ne s'agissait pas simplement d'un problème de dépression disparue, de tension artérielle réduite, de rhumatisme soulagé. Il s'est produit des choses qui ne peuvent pas être expliquées en termes d'interactions psychosomatiques, mais qui indiquent fortement l'intervention d'une puissance divine accomplissant pour nous ce que nous ne pouvions pas faire nous-mêmes.

ministère de guérison, à aller prier près d'un homme dans un hôpital du Kent qui souffrait d'une tumeur au cerveau au stade terminal. La tumeur avait été diagnostiquée radiologiquement et avait été déclarée incurable.

Je m'y suis rendu avec la personne qui m'avait invité et j'ai trouvé le malade à demi conscient de sorte que seule une brève imposition des mains avec onction d'huile était possible. Quelques jours plus tard nous apprenions qu'après notre départ il avait repris conscience, s'était assis, s'était mis à manger et qu'il était maintenant sur pied et s'apprêtait à rentrer à la maison. Plus remarquable encore, une nouvelle série de radios a montré que la tumeur avait diminué et pratiquement disparu, de sorte que le spécialiste consulté n'avait aucune explication à proposer au vu des deux séries de radios, sinon que très occasionnellement et sans raison apparente ce genre de choses peut se produire. Se tournant vers le patient, il ajouta : « Tout ce que je peux dire, c'est que quelqu'un de Nazareth s'est occupé de vous. »

Ce genre de choses se produit beaucoup moins souvent que les charismatiques l'imaginent ou le proclament, mais par la grâce et le mystère de l'amour de Dieu, elles se produisent. Le ministère de guérison ne consiste pas seulement à reconforter les névrosés et à encourager les arthritiques ; parfois la main du Seigneur se révèle, et nous restons dans l'admiration et la joie devant ce qu'il a fait.

La suite n'est pas édifiante. Cet homme a guéri et a repris son travail et, pour autant que je sache, il est resté en bonne santé. Pendant un certain temps, il se déplaçait avec ses deux séries de radiographies et invitait tous ceux qui voulaient bien l'écouter à les examiner. Il est venu nous les montrer, mais il est bientôt devenu évident que le miracle l'émerveillait, mais que le Dieu qui avait accompli ce miracle restait pour lui, pour autant qu'on puisse le voir, aussi distant et irréel que par le passé. Il ne lui venait pas à l'esprit que la reconnaissance pour ce qui avait été accompli en sa faveur pourrait entraîner une révision radicale de sa relation avec celui qui l'avait fait.

Lorsque ma femme a demandé à son épouse : « Qu'est-ce que cela a changé pour vous ? », la seule réponse qu'elle a reçue a été que maintenant ils pouvaient aller ensemble promener le chien comme ils en avaient l'habitude. Pour autant que je sache, ce n'est jamais allé au-delà. Comme Jésus l'a expérimenté lui-même, les signes et les miracles les plus remarquables peuvent très bien ne pas conduire à la conversion ceux qui en ont bénéficié.

L'action de l'Esprit et la réponse humaine

Toutefois la pertinence et le point principal de cette histoire sont encore à venir. Juste après cela, en tant que membre des *Bishop's Examining Chaplains*, j'ai été en contact avec un homme qui avait été ordonné prêtre NSM⁶. Avant de prendre sa retraite, cet homme avait été médecin-chef réputé dans un hôpital universitaire.

Je lui ai raconté l'histoire et lui ai dit : « John, comme vous avez les deux casquettes de médecin et de pasteur, que faites-vous de cette histoire ? » J'ai toujours apprécié sa réponse : « J'ai appris que lorsque l'Esprit de Dieu touche et pénètre l'esprit humain, il n'y a pas de limites à la réponse que le corps peut lui donner. »

Cela me paraît saisir en une seule phrase ce que j'entends par une compréhension incarnée du ministère de guérison. Il me semble que Dieu n'envoie pas du ciel une sorte d'énergie semblable à un laser pour exciser la tumeur du cerveau, mettant de côté toutes les interactions compliquées entre l'esprit et le corps, qui affectent la santé du corps autant que celle de l'esprit.

Il semble plutôt qu'au travers du ministère de guérison, et dans toute la liberté de son amour, il touche l'esprit d'une personne par son Esprit. Il donne de l'énergie à cette partie de nous-mêmes qui lui est ouverte. Ainsi, quelque chose de frais et de neuf, qui vient du Père par le Fils et dans l'Esprit, est introduit dans la situation et atteint son objectif au travers de l'interaction psychosomatique – en elle-même mystérieuse – qui est le contexte où toute guérison s'opère. Cette interaction agit parfois sur l'esprit par les thérapies appliquées au corps et parfois sur le corps par ce qui revitalise et renouvelle l'esprit. Cette interaction est prise de plus en plus au sérieux par toutes sortes d'approches médicales contemporaines.

Cette interaction est elle-même mystérieuse. Une partie du mystère de notre personnalité humaine est sa capacité à traduire des aspirations, des intentions et des buts – qui sont de l'ordre de l'esprit ou du mental – en actions physiques qui emploient des causalités naturelles pour atteindre leurs objectifs. Le passage d'une pensée dans l'esprit à une impulsion électrique dans le cerveau, qui peut être transmise par les nerfs à l'endroit du corps où elle va s'exprimer dans le monde extérieur, fait l'objet de débats philosophiques et scientifiques sans fin. C'est pourtant de ce passage mystérieux

⁶ *Non-Stipendiary Ministry (NSM)* désigne des ministres anglicans, diacres ou pasteurs, qui sont formés et agréés, qui exercent un ministère reconnu mais non rémunéré. Ils sont recommandés par les *Bishop's Examining Chaplains*, une commission établie par l'évêque pour l'examen de ces ministères.

que dépendent, dans leurs domaines spécifiques, les musiciens, les écrivains, les artisans, les chirurgiens – et tous les autres êtres humains – pour d’innombrables actes de leur vie quotidienne.

Par analogie, nous pouvons suggérer que, lorsque l’esprit humain est renforcé de l’extérieur par le Saint-Esprit – lui qui est, selon l’expression du Credo, « Seigneur et source de la vie » – la vie peut se transmettre par cette chaîne de commandements psychosomatique que nous avons décrite, de telle sorte que les forces de guérison du corps sont mobilisées et permettent parfois des issues totalement imprévisibles. Ces processus innés qui rendent compte de la guérison ne sont pas suspendus ou annulés mais renforcés par un contact nouveau avec le Seigneur ressuscité et l’énergie créatrice qui les a fait naître.

Le Dieu qui a donné à sa création ordre, finalité et sens peut restaurer cet ordre par le même pouvoir lorsqu’elle tombe en panne dans la maladie. Sa création lui reste accessible, et il peut la purifier, la réparer et la revitaliser pour sa guérison, exactement comme dans l’incarnation de son Fils il a purifié, réparé et renouvelé notre humanité en la ramenant à lui pour notre salut.

Dans le grand mystère du Christ comme dans le petit mystère de la guérison, le Créateur entre dans une relation nouvelle, positive et dynamique avec sa création qu’il respecte, guérit, et réclame pour lui-même.

Incarnation et foi

Bien entendu, similitude n’est pas identité. L’union entre Dieu et l’homme est hypostatique : les deux natures, dans les termes du concile de Chalcédoine, sont indissociablement unies en une personne. Notre union avec Christ, elle, est interpersonnelle : elle est établie et maintenue non par l’incarnation mais par la foi. La transmission d’une énergie de guérison, de lui vers nous, dépend du genre de foi qui nous unit à lui, de sorte que, pour nous, il y a une relation déterminante entre le salut et la foi ainsi qu’entre la guérison et la foi, comme l’enseignement de Jésus le confirme à plusieurs reprises.

Pour résumer cette partie, je dirais que l’approche de la guérison par l’incarnation que nous avons explorée exclut une compréhension purement naturaliste de la maladie et de la guérison, qui cherche à les comprendre toutes deux uniquement en termes physiologiques, psychologiques et sociaux et par là exclut Dieu de son propre monde.

Mais elle exclut également une compréhension purement supranaturaliste, qui défend l'idée que Dieu opère des guérisons par des méthodes qui n'ont pas de rapports avec les mécanismes physiques et psychiques que les médecins étudient.

La doctrine de l'incarnation insiste sur le fait que nous sommes guéris par une authentique divinité travaillant au travers d'une authentique humanité, à la fois en Christ et en nous. Dans la guérison, le Créateur se sert de ses médecins, de même que, dans la rédemption, le Rédempteur se sert de ses pasteurs.

3. Guérison, croix et résurrection

Ces dernières années, je suis revenu à maintes reprises à l'adage de Martin Luther : *Crux probat omnia* : la croix est le test de toutes choses. Selon l'Évangile, tout le reste trouve sa place et son sens dans sa relation à l'acte rédempteur qui est au centre de la foi chrétienne : la croix de Jésus. Cette règle s'applique au ministère de guérison comme à n'importe quoi d'autre.

Le serviteur souffrant guérit

Si nous cherchons une corrélation biblique entre la croix et la guérison, nous pouvons nous référer à Mt 8,14-17, où cette relation est rendue très explicite. Après avoir rendu compte de la guérison de la belle-mère de Pierre, Matthieu continue : « Le soir venu, on lui amena de nombreux démoniaques. Il chassa les esprits d'un mot et il guérit tous les malades, pour que s'accomplisse ce qui avait été dit par le prophète Esaïe : 'C'est lui qui a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies' ». Juste au moment où il relate l'efficacité universelle du ministère de guérison de Jésus, Matthieu nous invite inopinément à le comprendre dans les termes d'un verset d'Esaïe 53 parlant du serviteur souffrant.

Dans les épîtres et dans la tradition théologique, Jésus a été considéré comme le Serviteur souffrant en relation avec son œuvre d'expiation pour le péché sur la croix, mais ici, la seule référence à Es 53 dans les Évangiles est invoquée pour interpréter son ministère de guérison.

Cela correspond à la dynamique interne d'Es 53, dans lequel la référence au Serviteur portant nos péchés est placée entre deux références à la guérison. Il devient clair que le but de sa souffrance inclut le fait de porter nos maladies. Sa souffrance a pour conséquence que nous sommes guéris par ses plaies. Il y a donc, explici-

tement pour Esaïe et implicitement pour Matthieu, une relation systémique entre le péché et la maladie, du fait que Jésus en tant que Serviteur de Dieu souffrant les porte tous les deux et apporte le remède pour les deux.

Maladie et péché

Cela ne signifie pas, comme l'imaginent souvent les personnes malades, que toute maladie est une punition pour le péché. Cette vision est trop simpliste et unilatérale : au moins à deux occasions, Jésus a rejeté explicitement toute relation directe entre le handicap d'une personne et son péché.

Par contre, la maladie et le péché sont présentés dans la Bible comme deux manifestations des forces de destruction et d'opposition au projet de Dieu qui se sont déchaînées dans le monde. Le monde dans lequel nous vivons est la création de Dieu, qui est bonne, mais qui est tombée dans une relation fautive avec son créateur. Dans notre complicité avec le mal, nous nous sommes ouverts nous-mêmes à des forces destructives aux niveaux physique, mental et spirituel. Elles vont donc exercer une emprise sur nous là où elles le peuvent, ceci sans relation avec des questions de qualité ou de mérite individuel. Les gens disent souvent : « Ce n'est pas juste », lorsque des gens de bien tombent malades. Ce n'est effectivement pas juste, mais c'est l'essence du mal de ne pas être juste et de ne respecter rien ni personne.

Certains tombent malades, d'autres restent physiquement sains, mais sont la proie d'habitudes et d'attitudes plus destructrices que n'importe quelle maladie. Parfois, comme pécheurs, nous sommes responsables de ce qui nous arrive : si vous fumez, par exemple, vous vous exposez à avoir un cancer du poumon ; dans ce cas, la maladie physique est la conséquence directe de la manière dont vous avez vécu. Mais, le plus souvent, nous sommes victimes de forces physiques que nos actions n'ont pas directement provoquées.

Jésus vient dans ces situations et discerne tout autour de lui le travail du Destructeur. Il chasse le mal spirituel, suscite la conversion du mal moral, guérit les corps du mal physique et réprime les forces destructrices de la nature lors de la tempête sur le lac. Ce sont tous des signes par lesquels Dieu réaffirme sa royauté et sa volonté de restaurer et de renouveler son peuple et sa création. Tout cela, il le fait en tant que serviteur souffrant en chemin vers la croix, là où sa puissance souffrante et rédemptrice atteint son apogée.

La guérison et la rédemption

Nous pouvons apprendre de cela premièrement que l'œuvre du Christ qui culmine à la croix va bien au-delà du pardon des péchés du passé. Dans son amour qui se donne, il assume la nature humaine malade et déchue que nous connaissons, la fait sienne, la prend avec lui dans la mort et la ressuscite en nouveauté et plénitude de vie.

En d'autres termes, il y a de la guérison dans la rédemption. Elle n'est pas aussi immédiatement et universellement disponible que le pardon, comme l'ont enseigné de façon erronée quelques pentecôtisants ; mais elle est présente dans un sens plus profond : Christ, en s'offrant lui-même à notre place, nous a remis en contact et réconciliés avec Dieu, de sorte que l'énergie sanctifiante de l'Esprit qui donne la vie puisse nous atteindre, nous remodeler et nous rendre plénitude et intégrité, aussi bien dans le corps que dans l'âme et l'esprit. L'ordre et le moment de cette sanctification sont donnés par la liberté de Dieu ainsi que par notre propre réceptivité, mais son contenu et ses moyens sont donnés et disponibles dans le Seigneur crucifié et ressuscité.

Le salut par identification

Deuxièmement, comme le verset de Matthieu le montre clairement, toute cette sanctification est accomplie par la coûteuse et complète identification du Christ avec nous. Dans son amour, il porte nos péchés, partage notre souffrance et se charge de nos maladies. Il peut guérir de la manière dont il le fait, parce qu'il avance de plus en plus dans cette coûteuse identification avec nous, parachevée au Calvaire.

Dans le ministère chrétien de guérison, il n'y a pas de techniques ésotériques, ni même de rites sacramentels ou de dons charismatiques qui guérissent en tant que tels. Tous ceux-ci sont inutiles par eux-mêmes à moins qu'ils soient les instruments et les médiations d'un amour de même nature que celui par lequel Jésus nous a sauvés à la croix ; cet amour dans lequel il vit et règne et peut finalement vaincre le mal destructeur sous toutes ses formes.

Une Eglise dans laquelle la guérison peut se produire est une Eglise qui est ouverte à recevoir et à communiquer cet amour du Calvaire, qui est la chose la plus puissante sur la terre comme au ciel. Par lui le monde a été à la fois créé et sauvé. Une Eglise qui se veut lieu de guérison doit exprimer au moins quelque chose de ce don de soi compatissant envers ceux qui ont besoin de son ministère.

Lorsqu'il y a peu de guérisons parmi nous, cela pourrait bien être parce qu'il y a peu de cette qualité d'amour. Selon 1 Corinthiens 12, ceux qui exercent le ministère de guérison ne le font pas comme individus isolés, mais comme membres du corps et leur efficacité dans la guérison dépend de la santé du corps auquel ils appartiennent en tant que membres.

De la même manière, un bon enseignement sur 1 Corinthiens 13 insistera sur le fait que les dons spirituels, y compris les dons de guérison, ne sont équilibrés et édifiants que dans la mesure où ils sont reçus et exercés comme *charismata*, expressions spécifiques et adéquates de cette bienveillante grâce (*charis*). Sans elle ils peuvent devenir dangereux et perturbateurs. Lorsque nous pensons au ministère de guérison, nous devons penser non seulement à être ouverts à l'amour des malades et de ceux qui s'en occupent, mais aussi à l'ouverture de l'Eglise au sein et au nom de laquelle cette guérison est offerte.

Protéger et accompagner

Troisièmement, lorsque nous regardons le ministère de guérison à la lumière du mystère pascal, nous pouvons percevoir un peu de ce qui se passe lorsque la souffrance n'est pas soulagée et qu'il n'y a pas de guérison physique en réponse à nos prières les plus ferventes. A partir de la croix et de la résurrection de Jésus, nous pouvons voir que le projet de Dieu ne se réalise pas toujours en nous sortant de ce qui nous blesse et qui menace de nous détruire. Au contraire, ses intentions les plus profondes se réalisent en nous aidant à traverser le pire et en transformant ce qui est en soi un chemin de mort en un chemin de nouvelle qualité de vie, de l'autre côté de la mort.

Lorsque l'amour altruiste de Dieu est confronté à une situation dominée par le péché, la souffrance ou la mort, comme ce fut le cas avec Jésus sur la croix, c'est au travers du même Jésus que l'amour peut agir de façon créative et renouvelante sur la situation. Ce qui apparaît comme une souffrance dépourvue de soulagement, de justice et de sens peut devenir salvifique et rédemptrice à cause de la présence du Christ en son sein et de son action sur elle. Jésus n'est pas ressuscité des morts au matin de Pâques *malgré* ses souffrances, mais *à cause* d'elles. Jésus ressuscité porte et montre les blessures de ses souffrances ; la croix est la scène sans anesthésiants où, au travers de sa souffrance, il est préparé pour la gloire de la résurrection.

Comme le Nouveau Testament le montre clairement, le chemin du maître est aussi celui du serviteur. C.S. Lewis a dit un jour que les miracles étaient pour les débutants. Dans les phases immatures de notre vie de disciple, qui ne sont pas limitées aux premiers jours, mais sont souvent récurrentes, Dieu peut se montrer comme celui qui nous tire avec bienveillance de ce qui nous malmène. Il le fait souvent. Mais des temps viendront où nous serons formés dans la maturité en constatant avec Paul que notre écharde dans la chair, quelle qu'elle soit, n'est pas enlevée, même en réponse à notre supplication la plus fervente et la plus persévérante.

L'écharde de Paul et la nôtre

L'écharde de Paul dans la chair est l'exemple biblique classique d'une prière pour la guérison qui a eu une réponse... mais une réponse négative. Que le handicap ait été physique ou psychologique, son origine a été clairement identifiée comme un ange de Satan envoyé pour le frapper. Une prière insistante a été présentée pour sa délivrance : « Par trois fois j'ai prié le Seigneur de l'écartier de moi ». La réponse est venue dans les termes que nous avons évoqués : « Ma grâce te suffit ; ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse ». C'est sans doute une situation dans laquelle Paul a été conduit *dans* plutôt que *hors de* son affliction. Par la grâce de Dieu, sa souffrance, qui en elle-même était destructrice, a servi le dessein de Dieu dans la vie et le ministère de Paul.

Il est vrai que l'Évangile est mal représenté par un enseignement qui présente toute souffrance comme la volonté de Dieu et qui invite à prier avec résignation pour pouvoir l'accepter et la supporter. Mais l'Évangile n'est pas mieux représenté par un triomphalisme charismatique ou sacramentel qui prétend que c'est la volonté de Dieu de guérir toute maladie et d'enlever toute souffrance ici et maintenant si nous le lui demandons – avec pour corollaire la suggestion que, si la guérison ne se produit pas, c'est un signe de notre échec plutôt que du dessein de Dieu. Pour le dire dans les termes de Luther, c'est une *theologia gloriae* plutôt qu'une *theologia crucis*. Elle omet de prendre en compte le fait que la manière dont Dieu a conduit Jésus à la victoire au travers de la souffrance et de la mort est le chemin dans lequel il veut aussi nous conduire. Elle contredit tout le message de la Deuxième épître aux Corinthiens, où Paul présente le chemin apostolique comme étant la *via crucis* (le chemin de la croix).

Guérison et eucharistie

Permettez-moi d'ajouter à cette réflexion sur la guérison et la croix une note plus pratique : tout ce que je viens de dire est exprimé de façon liturgique lorsque le ministère de guérison dans l'Eglise locale est régulièrement proposé en étroite relation avec l'eucharistie.

Cela ne peut pas toujours être le cas du fait que le ministère de guérison doit souvent être proposé en privé ou en situation d'urgence à des gens qui ne sont pas des fidèles ; mais si l'on peut vivre, au cœur du ministère, un culte de guérison qui inclut la sainte cène, c'est un témoignage éloquent rendu à tout ce que nous venons d'exprimer. L'attention est alors détournée de guérisseurs humains vers le Seigneur crucifié et ressuscité. Si les ministres de la guérison sont aussi les ministres de l'eucharistie, le ministère de guérison est intégré dans la plénitude de l'Evangile : l'amour qui a conduit Christ à la croix. Par le mystère pascal, Dieu montre qu'au travers du sacrifice du Christ il peut utiliser la souffrance et la mort comme des chemins vers la résurrection et la vie.

Guérison et résurrection

Tout ceci nous conduit à la relation entre guérison et résurrection. Permettez-moi d'alléger notre réflexion théologique en vous parlant de deux femmes qui vivaient dans ma dernière paroisse et qui illustrent notre propos.

La première était une personne âgée bien connue pour la quantité de chapeaux qu'elle portait et celle, encore plus grande, de toutes les guérisons dont elle parlait. A tout moment, elle pouvait vous entretenir aussi longtemps que vous pouviez le supporter de toutes les maladies dont elle avait souffert et vous dire comment le Seigneur l'avait guérie de toutes.

Elle était totalement obsédée par la guérison... mais je découvris bientôt qu'elle avait terriblement peur de mourir et que les deux sujets étaient reliés. Un jour qu'elle était près de mourir et très abattue, je lui ai rendu visite. J'ai entendu une fois de plus le récit de toutes ses guérisons, par lequel elle essayait de se persuader que ce qui s'était passé si souvent allait se reproduire. Lorsque je pus placer un mot, je lui dis : « Vous savez, Hilda – ce n'était pas son nom – un de ces jours le Seigneur ne va pas vous guérir, parce qu'il désire vous avoir avec lui. » Cela la mit en colère et elle rétorqua vivement : « Cela ne se produira pas avant des années et des années. » Mais une ou deux semaines après cette protestation d'espérance, elle

s'en alla de ce monde vers le suivant, ce qui correspondait bien à son âge et à son état.

Quel contraste avec l'histoire de Kathleen – c'était son vrai nom – qui se passe à peu près à la même époque et dans la même paroisse. Kathleen était notre nouvelle diacre *NSM*. Elle était hospitalisée et se mourait d'un cancer. Les gens, qui savaient parfaitement bien que son mal était en phase terminale, continuaient de lui envoyer des cartes avec des messages anodins dans le genre : « Avec l'espoir d'une prochaine guérison » ou : « Nous prions tous pour un prompt rétablissement » ; mais elle était là, couchée sereinement, souriant aux cartes sur l'étagère, parce qu'elle savait qu'il n'en serait pas ainsi et qu'elle avait cessé de désirer qu'il en soit ainsi, parce que ses yeux étaient fixés sur quelque chose de meilleur que la plus miraculeuse guérison.

Elle passa ses derniers jours en répétant, un peu comme un mantra, un verset de Philippiens : « Car pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir m'est un gain »⁷, et elle descendit dans le mystère ultime avec ces mots sur ses lèvres et dans son cœur. Elle avait perdu tout intérêt personnel pour le genre de guérison qui obsédait tellement Hilda, car elle était prête à mourir dans le Seigneur.

Nous pouvons clarifier les questions théologiques implicites dans les attitudes de ces deux femmes, si nous y pensons en termes de relations à la résurrection de Jésus, elle qui d'un côté relativise et de l'autre autorise le ministère de guérison de l'Eglise. L'attitude de Hilda n'est que trop typique du monde contemporain avec sa présupposition quasiment universelle que la mort est la pire chose qui puisse arriver à n'importe qui. Elle avait correctement discerné dans la maladie l'approche et la menace de la mort et elle y faisait face en s'agrippant frénétiquement à l'espoir de la guérison.

Guérison périssable ou impérissable

En contraste avec tout cela, l'Évangile de la résurrection dit clairement que l'accomplissement final des projets de Dieu – et par conséquent la guérison ultime de notre humanité, pour Jésus d'abord et pour nous ensuite – ne se situe pas de ce côté-ci de la mort, mais de l'autre côté, dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre dont la résurrection de Jésus est le premier fruit et la garantie.

Dans 1 Co 15, dont le thème est la résurrection, Paul dit : « La chair et le sang » – et nous pourrions ajouter : même s'ils peuvent

être guéris – « ne peuvent hériter du Royaume de Dieu, ni la corruption hériter de l'incorruptibilité » (15,50). La guérison physique, si remarquable soit-elle, agit toujours dans le domaine du périssable. Tous les gens que Jésus a guéris ont vieilli, se sont fragilisés, sont tombés à nouveau malades... et même Lazare le ressuscité a dû retourner une deuxième fois dans sa tombe, afin que la promesse de Jésus d'être pour lui la résurrection et la vie puisse pleinement s'accomplir.

Il y a un aspect périssable inhérent à toutes nos guérisons, ce qui les rend partielles, vulnérables et temporaires. Nous ne devrions pas être surpris lorsqu'elles finissent ainsi : c'est la face négative de la grande et positive espérance que tous ceux qui sont en Christ sont destinés à la vie éternelle, car pour l'atteindre, ils sont aussi destinés à la mort.

Nous ne devons donc pas penser que l'absence de guérison physique soit toujours un échec. Pour parodier le livre de l'Ecclésiaste, il y a un temps pour être guéri et un temps pour ne pas être guéri, un temps pour vivre et un temps pour mourir. Kathleen savait mettre sa confiance non dans la guérison mais dans la résurrection, et à la fin de sa vie elle a trouvé une sérénité et une paix que Hilda n'a jamais connues.

Cela signifie que dans tout ministère de guérison, il s'agit de discerner quelle route nous suivons, celle de la guérison temporaire ou celle qui nous mène vers la mort et la résurrection. Mal exercer ce discernement peut occasionner beaucoup de confusion et de souffrance, de sorte qu'autour de chaque ministère de guérison il doit y avoir un soutien dans la prière pour que ce discernement soit sain. Il importe que les personnes appelées à discerner ne soient pas trop liées émotionnellement à la personne malade, afin qu'elles puissent entendre ce que Dieu dit et pas seulement ce que leur amour souhaite qu'il dise.

Jé me souviens d'avoir été sollicité de prier dans la même semaine pour trois hommes qui avaient un cancer en phase terminale et qui n'avaient vraisemblablement plus que quelques semaines à vivre. Les deux premiers sont décédés dans les vingt-quatre heures après ma visite, de telle sorte que j'ai averti la famille du troisième au cas où cela se produirait une fois de plus. Ce fut effectivement le cas, ce qui me donna l'impression de pratiquer une sorte d'euthanasie spirituelle ou d'exécution charismatique. J'ai pourtant été rassuré par la gratitude et le soulagement des familles pour la manière dont le chemin avait été ouvert vers l'ultime guérison que Dieu avait pour leurs bien-aimés. A côté de cette guérison avant-dernière, qui

peut se produire ici et maintenant, il y a l'ultime guérison qui appartient au monde à venir et qui, pour nous tous, tôt ou tard, sera prépondérante.

Nous avons été créés pour une plénitude de corps, d'âme et d'esprit, et la résurrection de Jésus affirme qu'en dépit de toutes les forces de destruction cette destinée a été accomplie pour nous et est disponible pour nous dans le Seigneur. Le ministère de guérison de Jésus n'inaugure pas le nouvel âge dans toute sa gloire, mais ses guérisons en sont les signes, les anticipations et l'avant-goût. Comme l'a dit le grand commentateur du Nouveau Testament Bengel à propos des miracles des Evangiles : *Spirant resurrectionem*, ils respirent la résurrection. Ce sont les garanties promises et les premiers acomptes sur la vie nouvelle à venir. Ils n'apportent pas la résurrection, mais nous en montrent la direction.

Paul rapproche les deux aspects de toute cette question en Romains 8,11 : « Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels, par son Esprit qui habite en vous ». L'aspect positif est que l'Esprit de résurrection est répandu et qu'il veut donner la vie ici et maintenant à vos corps mortels. Voilà ce qui valide nos ministères de guérison. Mais en même temps il insiste sur le fait que les corps auxquels il donne une vie nouvelle sont toujours des corps *mortels* qui vont vieillir, s'affaiblir et mourir, parce que c'est le seul chemin pour avoir part à la résurrection du Christ.

La corde raide eschatologique

En d'autres termes, nous devons marcher avec soin et discernement sur une corde raide et étroite entre une eschatologie différée qui repousse tout espoir de guérison dans un futur *post mortem* et une eschatologie accomplie triomphaliste qui affirme que, si les conditions sont réunies, tout peut arriver ici et maintenant et pour chacun.

Selon notre personnalité et notre expérience, nous courons le danger d'être attirés à droite pour les uns et à gauche pour les autres. Mais si nous persévérons dans le ministère de guérison, il se passera des choses qui nous feront mûrir. Les superoptimistes seront surpris par les guérisons qui ne se produisent pas et les superpessimistes par celles qui se produisent. Nous devons apprendre à vivre dans une certaine tension, avec une foi qui attend de grandes choses dans le présent et qui, si elles ne se produisent pas, persévère tout de même

dans l'espérance. Après aujourd'hui, il y a demain et, après tous ces petits lendemains, il y a le grand Lendemain. Lorsqu'aujourd'hui est passé et que rien ne s'est produit, rien n'est perdu parce que, comme le dit l'espérance, « demain appartient aussi à Dieu ».

